

Marche d'Olmütz sur l'Elbe. — L'armée était répartie en trois colonnes, composées comme il suit :

Colonne de droite.

1^{re} division de cavalerie de réserve.
X^e corps.
IV^e corps.
VI^e corps.
2^e division de cavalerie légère.

Itinéraire : Müglitz, Landskron, Senftenberg, Reichenau, Solnitz, Opocno, Josephstadt.

Colonne du centre.

III^e corps d'armée.
VIII^e corps.
Grand quartier général.
3^e division de cavalerie de réserve.

Itinéraire : Abtsdorf, Wildenschwert, Wamberg, Tijnist, Smiritz et Josephstadt.

Colonne de gauche.

2^e division de cavalerie de réserve.
Réserve d'artillerie.

Itinéraire : Policka, Leitomischl, Holitz et Smiritz.

Ce mouvement était couvert par le II^e corps qui, de Landskron, envoyait ses brigades entre la colonne de droite et la frontière; puis, par la 2^e division de cavalerie légère, qui devait, à partir du 26, suivre la colonne de droite et rejoindre l'armée.

Les corps d'armée étaient prévenus d'être toujours prêts à accepter la bataille, d'être reliés aux corps voisins et

d'exécuter, au besoin, des démonstrations pour faire croire à une attaque sur la Silésie.

Le but de ce mouvement était d'échelonner quatre corps d'armée, vers le 29 juin, sur un demi-cercle passant par Josephstadt, Schurz, Koniginhof, Miletin, Horitz, avec une division de cavalerie sur chaque aile, un corps de réserve à Horenowes, le II^e corps en crochet défensif au nord de Josephstadt, face à l'est, et deux divisions de cavalerie surveillant la frontière.

Une fois dans cette position, le feldzeugmeister comptait avoir le temps de laisser reposer ses troupes, puis de les porter sur l'Iser et de prendre l'offensive.

C'est dans cette pensée qu'il laissa les troupes austro-saxonnes en position vers Münchengrätz, mais en leur prescrivant encore de se replier, si des forces supérieures venaient les attaquer.

Le 24 juin, il compléta ces dispositions en donnant le commandement de ce groupe au prince Albert de Saxe et en lui précisant le but de sa mission : « il devait s'opposer à toute attaque venant du côté de Gabel et de Reichenberg. »

Benedek croyait ainsi avoir tout prévu. Mais la vigueur des Prussiens, la rapidité de leurs marches, et surtout l'initiative individuelle de leurs chefs, allaient précipiter les événements et raccourcir les délais sur lesquels il avait compté. A ce moment, déjà, on ne pouvait plus s'opposer à une invasion par Gabel et Reichenberg. En vertu des premiers ordres reçus, les troupes de Bohême avaient cédé ces deux points.

Il est cependant certain, aujourd'hui, que les mouvements prussiens avaient été connus du feldzeugmeister à partir du 20.

Sa persistance dans ses combinaisons ne peut donc s'expliquer que par une confiance absolue dans la supériorité de l'armée autrichienne, confiance que bien des gens partageaient alors. La campagne de 1864 dans le Schleswig-

Holstein n'avait pas dessillé les yeux de alliés de la Prusse.

Mais les événements de la fin du mois allaient bientôt démontrer combien de pareilles erreurs sont dangereuses.

Opérations sur l'Iser. — Le 23 juin, les Prussiens entraient en Bohême. Ce jour-là, les colonnes de Benedek arrivaient à Opocno, Wildenschwert et Kunststadt. Des patrouilles de cavalerie surveillaient les défilés du Riesengebirge.

En Bohême, les avant-postes autrichiens se replièrent, comme il était prescrit, devant les têtes de colonnes prussiennes et abandonnèrent ainsi, le 25, un des passages de l'Iser, à Turnau. C'est à ce moment que Benedek, toujours confiant dans ses projets, envoya au groupe austro-saxon l'ordre de tenir Munchengrätz et Turnau à tout prix. C'était un changement complet dans la situation et un contre-ordre tardif dont l'exécution offrait déjà bien des difficultés. C'était, de plus, exposer une fraction importante de l'armée à une lutte inégale contre deux armées ennemies. Mais il n'y avait pas à hésiter. Il fallait tenter de reprendre Turnau.

Cette entreprise amena l'échec de Podol, puis les combats de Munchengrätz et de Gitschin, livrés par les Autrichiens dans des conditions défavorables. De ce côté, la défensive, grâce à des calculs de temps et d'effectifs erronés, se vit réduite en peu de jours à un rôle passif qui lui laissait peu d'espoir de succès.

Opérations sur l'Elbe. — Sur la frontière de Silésie, le mouvement de la II^e armée prussienne commença les 25 et 26 juin. Les faibles détachements d'éclaireurs autrichiens se replièrent en signalant l'invasion. De Trautenau, Skalitz, Reinerz, Olmütz, de nombreuses dépêches prévinrent le feldzeugmeister de la portée du mouvement et de la force des colonnes ennemies.

Mais rien n'ébranla ses résolutions; il estima seulement qu'il devait arrêter les démonstrations annoncées sur son flanc droit et qu'il lui suffirait de forces respectables pour les contenir, sans être forcé pour cela de suspendre sa marche. Évidemment, il ne croyait pas, de ce côté, à l'apparition d'une armée.

A cette date du 26 juin, au moment où la II^e armée prussienne pénétrait en Bohême, l'armée autrichienne occupait les positions suivantes :

Corps d'observation. — II^e corps et 2^e division de cavalerie légère, à Senftenberg.

Corps en marche. — III^e corps en avant de Koniggrätz, sur la rive droite de l'Elbe.

IV^e corps à Lancow, à 6 kilomètres à l'est de Miletin.

VI^e — Opocno.

VIII^e — Tijnitz.

X^e — entre Jaromer et Schurz, sur l'Elbe.

1^{re} division de cavalerie de réserve, Dolan et Skalitz.

3^e — — — Wildenschwert.

2^e — — — Hohenmauth et Cereknitz.

Réserve d'artillerie à Leitomischl.

La plupart de ces corps étaient donc à une journée de marche des défilés du Riesengebirge.

En apprenant que les colonnes ennemies qui débouchaient par ces montagnes étaient assez fortes et menaçaient son aile droite, Benedek dirigea le VI^e corps sur Skalitz et le X^e sur Trautenau pour « couvrir le mouvement de concentration de l'armée. Il leur recommanda « de marcher énergiquement à l'ennemi si l'occasion s'en « présentait, mais sans le poursuivre trop loin ».

Il expliqua cette nouvelle mesure à Vienne en ces termes :

« Cette disposition n'est qu'une suspension momentanée

« de l'offensive que je me propose de prendre, dès que la
 « concentration de l'armée sera achevée et dès que je
 « serai renseigné avec quelque certitude sur la position
 « occupée à cette époque par mon adversaire, ce qui, je
 « l'espère, sera le cas dans quelques jours. »

Le feldzeugmeister ne se doutait donc pas encore de la position des armées prussiennes. Les dépêches pressantes qui lui furent adressées le 27 juin ne réussirent pas à lui faire modifier ses projets, et les premiers combats furent livrés, sans que la réalité lui apparût encore. La défaite du VI^e corps à Nachod aurait peut-être changé sa manière de voir, si le succès de Trautenau ne l'avait pas maintenu dans ses illusions.

Cependant, les divisions engagées demandaient du secours. Benedek les fit relever par des fractions de deux nouveaux corps, les IV^e et VIII^e.

Enfin, le 28 juin, jour des combats de Soor, de Skalitz et de Münchengrätz, on lui signala de divers côtés l'épuisement des troupes; on réclamait un repos nécessaire. L'impossibilité d'une marche sur l'Iser et d'une offensive ultérieure devenait évidente.

Il fallut alors en revenir à la première idée d'un rassemblement de l'armée entre Miletin et Josephstadt. La situation ne permettait déjà plus d'autre attitude que celle d'une défensive passive.

Les troupes qui se repliaient de la Bohême sur l'Elbe et celles qui revenaient des défilés du Riesengebirge reculaient, en réalité, devant les colonnes de l'adversaire. C'étaient, pour ainsi dire, des marches en retraite qui s'exécutaient vers la position de rassemblement indiquée. Mais, par suite d'une de ces illusions qui se produisent si souvent en campagne, chacun crut simplement se diriger vers les points de concentration.

L'armée du Nord, déjà battue en détail, subissait l'influence de l'initiative des mouvements prise par ses adversaires. Forcée de renoncer à ses projets de défensive

active, elle se rendait sur une position centrale qui offrait à ses ennemis un point de jonction pour leurs forces et allait l'obliger à accepter près de Sadowa une bataille défensive.

Le 3 juillet, la terrible défaite de Königgrätz vint enfin dessiller tous les yeux.

Observations. — Quelles sont maintenant, au point de vue de la défensive, les causes de l'insuccès de ces opérations?

Les nombreuses études auxquelles ces graves événements ont donné lieu, les discussions qu'ils ont soulevées, et surtout les appréciations publiées par le grand état-major autrichien, permettent de répondre à cette question.

1^o Choix de la zone de concentration. — La région choisie était à huit marches environ de celle que l'on comptait défendre et à douze marches de la ligne de l'Iser, sur laquelle Benedek espérait commencer ses opérations actives.

Ces distances n'étaient pas justifiées par la nécessité d'avoir huit à douze jours devant soi pour porter l'armée à l'effectif de guerre, mais simplement par le désir d'assurer aux rassemblements de troupes la protection de la place d'Olmütz. Or, elles obligeaient l'armée à une longue marche de flanc près des frontières menacées et lui faisaient perdre ainsi les avantages d'une rapide concentration.

L'état-major autrichien aurait pu raisonner comme celui de Berlin et admettre que ses adversaires seraient forcés de se rassembler sur deux zones frontières dont les débouchés convergeaient vers le haut Elbe. Il aurait alors été conduit à adopter, pour sa concentration, une position centrale en arrière des points de jonction de ces débouchés et à portée de ces deux frontières.

L'Elbe, aux environs de Pardubitz, lui offrait, à cet égard, une ligne de défense protégée par les places de Koniggratz et de Josephstadt. Une armée, rassemblée dans cette région, se serait trouvée à trois marches de la Silésie et à cinq de la Lusace. Elle aurait donc été prête à entrer en campagne le 16 juin, comme l'événement l'avait prouvé, et en mesure de se porter à temps et en masses sur les points menacés, sans fatigue pour les troupes.

2° Renseignements sur l'ennemi. — Une des causes les plus sérieuses de l'insuccès de la défensive avait été la mauvaise interprétation des renseignements.

En lisant la série des dépêches reçues par le feldzeugmeister, à partir du 20 juin, on ne peut s'expliquer ses résolutions que par la médiocre estime dans laquelle il devait tenir son adversaire.

Les informations les plus précises lui arrivaient par la voie de Vienne; et quoiqu'elles fussent très complètes, il devait être disposé à les contrôler par celles qu'il recevait de sa cavalerie et des troupes chargées de la surveillance des frontières. Or celles-ci avaient ordre de ne pas pénétrer sur le territoire prussien. Elles ne pouvaient, en conséquence, prendre le contact ni transmettre des renseignements de quelque valeur, qu'à partir du moment où l'adversaire les attaquerait.

Mais, même alors, le chef de l'armée autrichienne ne se rendit pas compte du mouvement des masses ennemies.

Les 26 et 27 juin, en particulier, il était certain d'avoir sur son flanc droit, à une journée de marche, des colonnes assez fortes pour battre ses corps d'armée isolément. Cette distance était déjà trop faible pour permettre à son armée de continuer sa marche. Il aurait donc dû se porter sur ce nouvel ennemi avec toutes ses forces.

A ce sujet, le grand état-major autrichien a fait également ressortir la nécessité qu'il y avait à fortifier et à faire

occuper par des détachements, les défilés du Riesengebirge.

Il n'est pas douteux que, le 26 juin, l'armée de Benedek était en mesure de combattre la II^e armée, dans des conditions d'autant plus avantageuses qu'elle occupait alors, sans l'avoir cherché, une ligne d'opérations intérieure, par rapport aux deux armées opposées.

3° Répartition des forces. — L'armée autrichienne avait plusieurs fois violé les principes relatifs à la concentration des forces. D'abord, au début, en laissant un groupe en Bohême, et en plaçant les autres de telle sorte qu'il leur fallait quatre jours pour se concentrer; ensuite dans sa marche vers l'ouest.

Au moment, en effet, où les forces prussiennes débouchaient sur la frontière de Silésie, et où Benedek crut devoir diriger contre leurs têtes de colonnes, d'abord les VI^e et X^e corps, puis le VIII^e, ses masses formaient quatre groupes : un de 60,000 à 70,000 hommes sur l'Iser, un de trois corps vers la sortie des défilés, un de deux corps sur l'Elbe, et un quatrième formé du II^e corps et de la 2^e division de cavalerie légère. Ces différents groupes étaient hors d'état de se concentrer en un jour pour combattre, principe essentiel qui devait être une règle absolue dès que les opérations étaient commencées.

4° Manque d'activité de la défensive. — On a déjà vu que, pour être active, la défensive ne doit pas seulement faire mouvoir les diverses fractions de l'armée; mais qu'il lui faut surtout une rapidité de conception et d'exécution qui puisse contrebalancer les avantages de l'offensive.

C'étaient ces qualités dont l'archiduc Albert donnait au même instant, sur l'Adige, un si remarquable exemple.

L'armée du Nord, au contraire, avait montré, depuis sa formation, qu'elle était loin de les posséder au même degré.

Quoique les corps fussent tous au complet le 9 juin, ils n'avaient pu se mettre en mouvement que le 16, perdant ainsi, dans un moment décisif, sept jours pleins.

Avant de commencer leur marche vers l'ouest, ces grandes unités avaient eu besoin de quatre autres journées pour prendre leurs positions de marche.

Enfin, le mouvement sur l'Elbe devait être exécuté en dix ou onze jours, alors que sept jours étaient suffisants, comme cela fut prouvé, à la suite de la bataille de Königgrätz.

Si ces pertes de temps avaient pu être évitées, il n'aurait pas été impossible à cette armée de prendre l'initiative des mouvements vers le 16 juin.

En résumé, un projet d'opérations défectueux, l'adoption de la défensive quand il était possible de faire autrement, un choix de zone de concentration trop éloigné du théâtre des premières luttes, une dispersion des forces dangereuse, et surtout un défaut de pénétration dans l'appréciation des renseignements, telles étaient les causes générales qui avaient fait échouer la défensive.

XI. — Conclusions.

L'histoire des événements de guerre contemporains, envisagée au point de vue de la défensive, ne saurait démontrer qu'il existe des principes absolus pour ce mode d'opérations. Comme dans l'offensive, la préparation de la guerre appartient seule tout entière au commandement. Au delà des combinaisons qu'elle embrasse, l'imprévu reprend ses droits; la force des choses domine et les chefs d'armée sont réduits à s'inspirer des circonstances pour prendre les mesures les plus utiles au salut du pays.

Il ressort cependant des faits qui viennent d'être analysés, quelques idées générales dont l'application semble de rigueur en toute occasion. Ces idées se résument ainsi :

Dans la défensive, plus encore que dans l'offensive, il est nécessaire de connaître exactement la durée de la mobilisation et de la concentration.

La protection des frontières doit être assurée au moment de la déclaration de guerre. La zone de concentration doit être choisie à l'abri des tentatives de l'ennemi; par conséquent, à une distance de la frontière qui permette d'achever les rassemblements.

La défensive doit concentrer sur cette zone la plus grande masse de forces possible, en évitant leur dispersion.

Quand les forces d'un pays comprennent plusieurs armées, il est avantageux de les concentrer en échelons, de telle sorte qu'une masse s'engageant sur le front, une autre puisse se rabattre dans une journée, en crochet offensif sur le flanc de l'ennemi, le plus près possible de ses communications.

Les lignes de défense doivent être organisées à l'avance en vue de la résistance la plus énergique et de la reprise de l'offensive.

Tous les passages difficiles doivent être fortifiés; la garde et la défense de ces passages doivent être préparées et confiées, autant que possible, à des troupes territoriales.

Des positions défensives doivent être choisies et organisées sur les lignes d'invasion.

La défensive doit toujours être active. Elle doit donc attaquer, et renouveler ses attaques, même après des échecs.

L'opiniâtreté dans la lutte est plus nécessaire à la défensive qu'à l'offensive. Elle n'a plus pour but la défaite de l'ennemi, mais son extermination.

Une armée sur la défensive doit conserver l'indépendance de ses mouvements, éviter de s'enfermer dans des camps retranchés, utiliser les places fortes comme points d'appui, et marcher résolument à l'ennemi dès qu'elle est prête.

C'est par la concentration de ses forces, par leur échelonnement, et par l'accumulation de ses réserves à portée des points décisifs, que la défensive peut aspirer au succès.

Elle ne doit avoir qu'une ligne d'opérations, mais se ménager, si c'est possible, plusieurs lignes de retraite.

En dehors de ces généralités, est-il possible de préciser davantage les principes à observer dans la défensive ?

Évidemment, non.

Au delà, on tombe dans l'inconnu; on entre dans le domaine de l'imagination et de la fantaisie.

Cependant, depuis les événements de 1870, on a souvent cherché en France à aller plus loin; et l'on s'est demandé quel serait le meilleur système de défense à adopter dans une nouvelle guerre franco-allemande.

Rien ne prouve d'abord que, dans cette éventualité, nous soyons encore une fois réduits à la défensive. Il faudrait pour cela que notre mobilisation et notre concentration fussent en retard sur celles de l'adversaire. Or ces opérations étant préparées pendant la paix avec une liberté d'action et une initiative que rien ne limite, il n'est pas possible d'admettre que leur exécution soit insuffisante. Ces données établies, le problème ne peut être résolu sans se livrer à des suppositions, sans raisonner sur des hypothèses. Il est donc plus pratique de s'en tenir aux principes généraux, qui sont le fruit de l'expérience, et qui ont été énoncés plus haut.

Toutefois, les travaux publiés sur ce sujet donnent lieu à diverses observations.

L'un d'eux a proposé d'effectuer comme il suit, dans une guerre défensive, la concentration de nos forces :

1^o Une armée sur la Meuse, entre Dun et Poix, devant la trouée de Stenay;

2^o Une deuxième armée sur les côtes de la Lorraine, de Dun à Hattonchâtel, sur la rive droite de la Meuse;

3^o Une troisième armée sur la Moselle ou le Madon, entre Pont-Saint-Vincent et Épinal;

4^o De fortes réserves sur l'Aisne, à Reims, à Vouziers et sur la Meuse, entre Dun et Verdun (1).

Nos forces seraient ainsi réparties sur un front de 180 kilomètres, et divisées en quatre groupes. De la droite à la gauche, il y aurait neuf journées de marche. Dans le cas où la rapidité de concentration de l'ennemi nous réduirait à une défensive passive, et où son principal effort se porterait sur un point de cette ligne, une partie de nos corps seraient immobilisés ou hors d'état de concourir à la lutte.

Dans le cas de la défensive active, pour marcher à l'ennemi, nos armées seraient forcées de prendre deux lignes d'opérations et exposées, par conséquent, à se voir séparées et battues isolément.

Cette opération serait donc contraire aux lois de l'expérience. L'idée de former deux masses, une devant chaque trouée avec une armée intermédiaire, est naturelle. Mais si elle n'est pas combinée avec la possibilité de voir ces différents corps se soutenir dans un délai de vingt-quatre heures, de trente-six heures au plus, la défaite sera encore à redouter.

Du reste, il faut se persuader que toute discussion publique sur des questions de défense nationale est un danger. Elle ne sert qu'à éclairer les armées voisines et à éveiller leur attention; elle suscite des idées et donne lieu à des projets qui n'ont qu'un but : l'asservissement de la patrie.

Dans ces conditions, le silence est un devoir.

(1) Étude du major X... sur la frontière du Nord-Est.